



NOUS SOMMES TOUS DES IMMIGRÉS

La mode est à l'enracinement. Dans un monde où tout bouge vite et sans cesse, il est de bon ton de s'accrocher à un village, une région, une tradition. Cette redécouverte des racines nous fait considérer avec commisération et un peu de pitié, les déracinés évidents, les immigrés et les réfugiés.

La «littérature» concernant ces populations, venues manifestement d'ailleurs, est remplie d'apitoiements sur les conséquences tragiques de la double culture, où plutôt, de la non-appartenance à un territoire et à une civilisation bien définie, autrement dit, du «nulle part» - «Etrangers et voyageurs sur la terre»... Cette condition des premiers chrétiens, cette exhortation au vent, à la liberté, serait devenue une sorte de malédiction.

Le déracinement des populations d'origine étrangère accentue l'impression de «différence» qu'elles nous procurent. Nous sommes chez nous, eux sont non-installés ; nous sommes sédentaires, ils sont nomades ; nous sommes assurés, ils sont instables et donc menaçants ; nous sommes arrêtés, ils sont dans le provisoire, de passage.

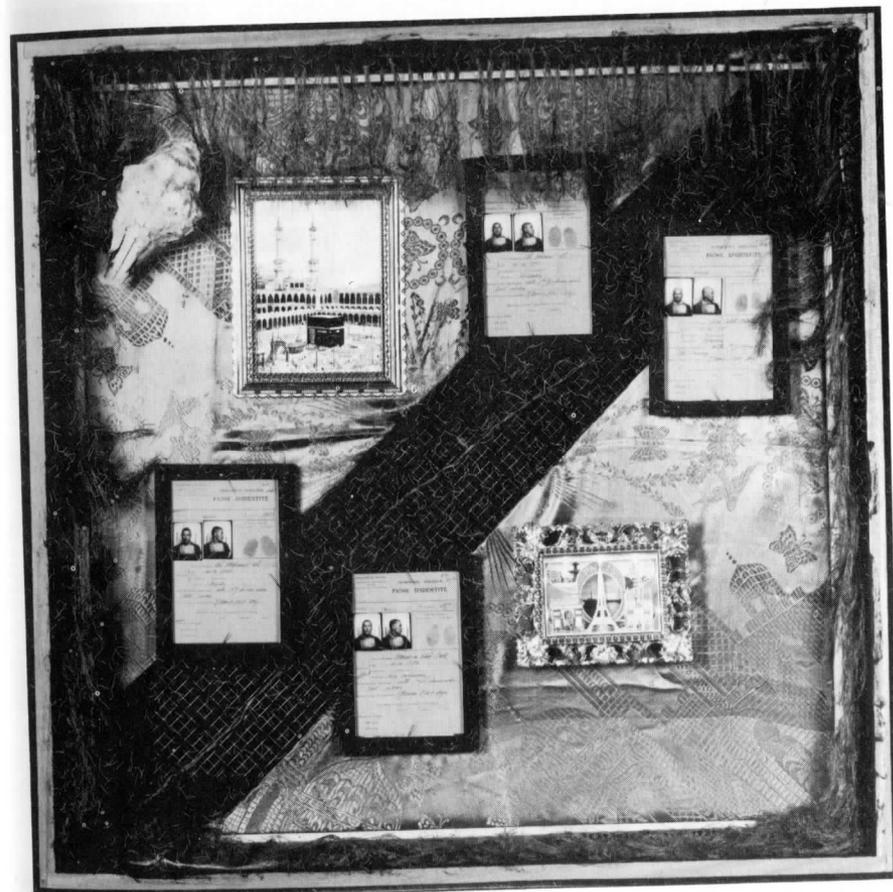
Cette façon qu'a notre bonne conscience de catégoriser les «autres» nous dispense d'établir un lien de ressemblance, un pont entre eux et nous. Si nous tenons si fort à exprimer notre enracinement, c'est que nous craignons d'être, nous aussi, dans ce monde des déracinés. Et pourquoi le craignons-nous ? Simone Weill ne disait-elle pas : «se déraciner soi-même, c'est la plus grande des choses, c'est la vie spirituelle. Déraciner les autres, c'est un crime, surtout par la violence».

Les étrangers qui ont quitté leurs sécurités pour courir le risque d'affronter d'autres situations et d'autres cultures, quelles que soient leurs raisons, nous révèlent un visage de l'humanité qui devrait être l'occasion d'une prise de conscience de nos scléroses. A propos d'Abraham, Kierkegaard écrit : «il quitta le pays de ses pères et fut étranger en terre promise. Il laissa une chose, sa raison terrestre et en prit une autre, la foi ; sinon, songeant à l'absurdité du voyage, il ne serait pas parti».

Et nous, quoique nous en pensions, ne sommes nous pas aussi de étrangers, des sans appartenances, des déracinés par quelques côtés de nos existences ? Nous avons quitté le pays des civilisations relativement stables pour aborder un temps de l'histoire où nos acquis ne nous servent plus à grand chose pour comprendre et agir aujourd'hui et surtout en prévision de demain. Combien d'entre nous ont quitté récemment la culture rurale pour se jeter dans le tourbillon de la culture urbaine ? Combien, par le bénéfice de la scolarité prolongée, sont passés d'un milieu social à un autre ? Le mariage n'est-il pas, à sa façon, une migration ? La plupart, actuellement, ne doivent-ils pas s'attendre pour des raisons professionnelles, à changer de métier, de résidence, peut être de pays ? Le divorce se répand. Les enfants deviennent de plus en plus tôt étrangers à leurs parents et les quittent. Nous ne pouvons plus nous installer «en dur» quelque part. Nous sommes tous flottants et c'est peut-être très bien ainsi ; du moins, est-ce une expérience de déracinement qui nous arrache à nos dangereuses tranquillités pour nous re-situer dans la mouvance du désir et de la recherche.

Non, les étrangers ne sont pas nos opposés. Non, nous ne sommes pas les leurs. Leur «manque» nous renvoie au notre. Tous en déplacements, tous en transit, tous en voyage. Eux simplement de façon un peu plus visible que nous.

Martine CHARLOT



Leurs monuments, les notes